

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1.º ou du 15.*

PARIS.

Ce 4 avril 1808.

M<sup>me</sup>. St. Aubin quitte décidément l'Opéra-Comique. Ses deux dernières représentations ont été très nombreuses et extrêmement brillantes. Celle de samedi a été doublement attrayante. Il s'agissoit de recevoir les adieux de la mère et d'être témoin du début de ses deux jeunes demoiselles. Il seroit difficile de dire si le public a été plus touché du départ de M<sup>me</sup>. St. Aubin, que sensible au plaisir qu'ont généralement causé les deux jeunes débutantes. L'une étonne et charme par sa voix; l'autre plaît et enchante par un talent d'autant plus précieux qu'il se rapproche tout-à-fait de celui de sa mère, la seule actrice de l'Opéra-Comique, peut-être qui sut créer un rôle et lui donner une véritable phisionomie. M<sup>me</sup>. St. Aubin a paru être extrêmement regrettée de tout le monde; mais comme tous ceux qui s'en vont, elle console ceux qui restent par l'héritage qu'elle leur laisse : ce sont ses deux enfans.

On est chez soi en coëffure à la Titus; on sort le matin avec son petit chapeau, sans façon, sans autre ornement que le ruban qui le rattache. A midi, le coëffeur vient et donne à votre figure ce qu'il appelle un air de caractère, au moyen des cheveux qu'il adapte avec adresse à votre nuque. Le soir ou plutôt vers neuf ou dix heures, si vous allez en visite, il ceint votre front d'un bandeau, sème vos cheveux de diamans, ou les enlace de nœuds de perles: les plumes s'employent encore quelquefois, mais seulement si l'on doit danser une gavotte, ou le matin si l'on va courre le cerf, car les plumes sans mouvement ne font aucun effet, disent les artistes; elles ne sont pittoresques et magiques que quand le balancement du corps et le souffle du zéphyr leur donnent des ondulations piquantes, et les mettent tour-à-tour dans des positions qui animent la figure et font ressortir la beauté des yeux.

Que diriez-vous d'un auteur qui, ayant un titre à donner sa pièce, a choisi *Regnard et Dufresny*, le nom de deux hommes célèbres à la vérité, et qui a mis en petits caractères honteux, pour second titre, ou la *Satyre contre les maris*. Vous diriez que c'est un auteur jeune, novice, qui ne connaît encore ni les finesses ni le charlatanisme de son art, et que vous ne vous tromperiez pas. Ah! si un de nos hommes célèbres eût fait pareil vaudeville, il auroit tiré parti de son sujet, sur-tout de son titre. *La Satyre contre les maris*, en vaut bien assez pour faire accourir toutes les Belles au spectacle. Hélas! notre jeune auteur a montré au moins autant de maladresse dans la conduite de son ouvrage. Quelques détails cependant font concevoir de lui d'heureuses espérances pour Apollon, et prouvent que s'il hait la moitié du genre humain, il est pénétré de vénération pour l'autre moitié; on peut juger par le couplet suivant qu'il met dans la bouche de Regnard :

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Malgré ton fiel, malgré tes cris,  
Sans les blesser le trait expire;  
Je vais renvoyer aux maris  
Les traits sanglans de ta satyre;  
Je défends le sexe outragé;  
Mais a-t-il besoin de mes armes?  
En paraissant il est vengé,  
Et sa vengeance est dans ses charmes.

Il y a toujours du pour et du contre dans une pièce, aussi malade sa colère contre les maris, l'auteur a-t-il fait le couplet suivant.

AIR :

Pour vous les nœuds du mariage  
Que des fous jugent de travers,  
Ne seront point un esclavage  
Où vous gémierez sous des fers.  
Tendres amans, amis sincères,  
Vous avez tout pour être heureux;  
Quand l'estime allume les feux,  
D'hymen les chaînes sont légères.

Malheureusement après avoir entendu l'ouvrage, il y a dans la parterre beaucoup plus de contre que de pour.

Ce ne sont plus les redingotes mérinos écarlate qui sont à la mode, ce sont les mérinos pourpre. Jamais les teinturiers n'eurent autant de vogue et d'ouvrage que dans ce temps. Tous les quinze jours la couleur en crédit change, et comme on ne peut pas bonnement acheter tous les quinze jours une garde-robe nouvelle, on a recours au teinturier; tout passe par ses mains: les capotes, les schalls, les garnitures de robes, les robes elles-mêmes et les redingotes: et les teinturiers qui aiment les progrès de leur art, inventent des couleurs, comme

modistes et les perruquiers de nouvelles formes. Aujourd'hui donc, comme nous venons de le dire, la couleur pourpre est la seule de bon ton. Eh! quand vous voyez avec ses cheveux noirs et bouclés, sa robe blanche, ses souliers en forme de sandale lacés sur le coude-pied, ses bracelets, son diadème et son par dessus pourpre; quand vous voyez, dis je, ainsi costumée, une petite-maitresse de Paris, vous croyez appercevoir une reine de Tyr.

## LE CENTYEUX.

## LE VIEUX COMEDIEN ET LE DIRECTEUR DE SPECTACLE.

## ÉPIGRAMME DIALOGUÉE.

Eh! bon jdur, mon ami *Ribout*;  
 Chez toi, comme amoureux, permets que je m'engage. —  
 Qui? toi, Mon cher *Grosleid*? — Oui, moi; j'ai quelque usage,  
 Assez d'à-plomb, bon air, et force habits de goût.  
 — Soit; mais, à parler vrai, tu n'a plus en partage  
 La fraîcheur que réclame un pareil personnage.  
 — Avec du fard, on vient à bout  
 De simuler les grâces du bel âge;  
 C'est d'ailleurs, tu le sais, *le talent qui fait tout*.  
 — Vas donc dire au talent qu'il *te fuisse un visage*.

P...

## FRAGMENS SUR LA GRÈCE MODERNE;

*Par feu Danse de Villoison.*

Tous les insulaires de l'Archipel aiment passionnément leur pays; ils préfèrent leurs rochers arides et peles aux plus agréables séjours, comme Ulysse préféreroit l'Ithaque à tout l'univers: ils vous demandent sans cesse s'il y a quelque chose de plus beau. Il est très-difficile d'engager une fille un peu bien née à se marier dans une autre île, et elle se croiroit déshonorée, si elle vendoit son bien, quand même, au lieu de lui rapporter, il lui seroit onéreux. Un Grec des îles ne vendra jamais son patrimoine, dùt-il même se voir obligé de vivre dans une autre île, et d'en perdre les revenus. De même les anciens Grecs, et sur-tout les Lacédémoniens, d'après Héraclide, regardoient comme une honte de vendre leur héritage.

Les femmes grecques n'ont point ordinairement cette beauté qu'on admire dans leurs statues: elles sont plutôt jolies que belles; mais toutes ont les yeux beaux, le nez tombant perpendiculairement, le cou un peu long. Leur sang a été gâté par celui des Turcs, sur-tout dans le temps où on enlevoit avec le caratch un certain nombre d'enfans des deux sexes dans chaque village; ce qui n'a plus lieu maintenant.

Les plus belles des insulaires sont celles de Tine et de Siphante, sur-tout des villages de ces deux îles; à Patmos, à Santorin, à Stampalie, elles ne boivent jamais de vin.

Les femmes grecques sont ordinairement fort fécondes, et nourrissent elles-mêmes leurs enfans.

Les filles se marient très-jeunes dans l'île de Stampalie; ordinairement à onze, à douze ans, quelquefois même avant d'être nubiles. Ces mariages précoces étoient plus fréquens avant le règne du capitän pacha actuel, qui entretient une bonne discipline; autrefois les pères et mères craignoient que les Turcs ne disposassent de leurs filles malgré eux. A Patmos, on les fiance de bonne heure, à dix, à onze ans quelquefois, et on ne les marie que deux ou trois ans après. A Therinie, elles se marient également très-jeunes.

Les femmes grecques ont beaucoup d'or, de perles et de diamans, de bagues et croix; j'en ai vu, dans les îles, qui avoient pour deux mille piastres de bijoux, et qui n'en avoient pas cent cinquante de rente.

Les femmes, dans les îles, passent leur vie à filer du coton avec leurs servantes: elles vivent dans une grande familiarité avec ces domestiques, qui, pour la plupart, sont aussi bien élevées que leurs maîtresses.

Les Grecs redoutent singulièrement ce qu'on appelle *le mauvais œil*. C'est une ancienne superstition. Ils ont conservé les idées de leurs ancêtres sur la puissance de la magie.

Dans l'Archipel et dans tout le Levant, on ne mout pas le café: on le pile avec un pilon de fer dans un mortier de bois; ce qui rend le café plus fin, et est plus économique. Dans la plupart des îles, on le prend sans sucre. En général, on n'emploie presque point le sucre. Toutes les pâtisseries des Grecs ne se font qu'avec du miel. C'est sur-tout à Stampalie et à Syra qu'on trouve la meilleure sauge, principalement celle qu'on cueille à la rosée du commencement et de la fin de mai, et qui croît dans des endroits à l'abri du soleil: on en fait ce que les Turcs appellent *tsai roumi*, c'est à-dire, le thé des Grecs: c'est une liqueur fort agréable et stomachique; mais elle est très-échauffante en été.

Les villes les mieux bâties dans les îles sont Scio, construite à la génoise, Mifo, Paros, Siphanto; il y a de belles maisons à Zea.

Les rues de Stampalie et de Serpho sont si peu larges, qu'on n'y peut pas transporter un mort sur le *catalectos*; des hommes le mettent sur un vieux tapis, et l'emportent sur leurs épaules jusqu'à l'église, qui est hors du village. Les escaliers qui avancent dans les rues, prennent la plus grande partie du chemin, et heurtent la tête des passans des deux côtés.

On ne trouve de fenêtres dans presque aucune des îles, mais seulement des contrevents, ou volets de bois qu'on laisse ouverts toute la journée.

Les chambres des gens riches sont ornées de mauvais portraits achetés à Naples, à Venise et à Ancône: point de table à écrire, de mauvaises serrures: la plupart des portes sont très-basses, sur tout celles des églises, de peur que les Turcs n'y

entrent à cheval ; une grande pièce par bas et une échelle qui mène à la chambre à coucher.

Les lits sont si élevés, qu'on est obligé de grimper sur une chaise ou sur une table pour s'y mettre : sous ce lit, on a placé une espèce de boîte ou de petite retraite où couchent les domestiques.

Il y a de belles *tours* ou pavillons de campagne dans les îles de Naxie, d'Andros et de Mételine. Dans cette dernière île, quand on marie une fille, on lui donne ordinairement une maison de ville et une plantation d'oliviers, au milieu de laquelle est située la *tour*. Il y avoit de semblables tours dans les campagnes des Athéniens.

Un des plus grands fléaux du Levant, ce sont les vers qui rongent les livres, et y font infiniment plus de ravages que dans nos contrées. Toutes les bibliothèques des jésuites à Salonique, Scio, Santorin, Naxie, et même à Constantinople, tombent en poussière : les manuscrits, même de parchemin, subissent le même sort, quoique plus tard. Aussi trouve-t-on dans l'Europe chrétienne, en Angleterre et à Paris, des manuscrits grecs beaucoup plus anciens que ne le sont ceux du mont Athos, de Patmos et de toutes les autres bibliothèques du Levant, que j'ai examinées. Des livres que j'avois apportés avec moi de France étoient tout rongés de vers en deux ans.

À Patmos et dans quelques monastères du mont Athos, les moines sont obligés de se servir de livres manuscrits pour le chœur ; ce qui fait que, malgré la crasse ignorance des Grecs, il y en a encore quelques-uns qui savent lire les missels qu'ils n'entendent pas. Le peu de soin que les moines grecs prennent de leurs livres, contribue beaucoup à les gâter. Dans presque tous les monastères du mont Athos, dans la plupart des bibliothèques que j'ai vues, ils sont entassés pele mêle dans de grands coffres, livrés à l'humidité. En examinant, dans l'île de Siphanto, les missels du monastère de Brisi, je vis trois souris sortir de ce *bibliothaphos* (tombeau de livres.)

Les Turcs de Ténédos prennent les beaux marbres de la Troade pour faire des tombeaux. J'ai été à Ténédos chez un marbrier turc qui faisoit ces tombeaux. Tous les Grecs de Miconi bâtissent avec les marbres couverts d'inscriptions qui se trouvent à Délos.

Ordinairement, les Grecs et les Turcs enduisent de chaux ces marbres, en croyant les embellir ; c'est ce qui efface la plupart des inscriptions. C'est ainsi qu'un capucin a couvert de chaux le monument qu'on appelle vulgairement à Athènes *la Lanterne de Démosthènes*. Le capitain pacha a pris les plus beaux marbres de Cos et de Mételin, et ceux par conséquent où il y avoit des inscriptions, les a fait enduire de chaux, et les a employés à la construction des kiosques qu'il a dans ces deux îles.

On met souvent des fleurs sur la table, c'est un ancien usage ;

on entasse des pyramides de viandes mal apprêtées. Les parens servent à table. A une noce, à Scio, il y avoit cinquante personnes à table, autant de poules que de convives, et vingt-cinq dindons; le tout étoit servi avec la même profusion. Les femmes et les filles de la maison ne sont jamais à table, et mangent avec les domestiques. A Andros et dans d'autres îles, ce sont les filles de la maison qui servent à table.

Entre les premier et second services, ils se mettent ordinairement à chanter, et le plus souvent des airs d'église; car ce sont ceux qu'ils chantent le plus volontiers lorsqu'ils veulent se divertir. Vous entendriez des mariniers en barque vous chanter une partie de l'office, comme autrefois les gondoliers de Venise récitoient le Tasse. Rien cependant de plus triste, de plus languissant et de plus monotone que la musique des Grecs, dont la plus grande perfection consiste à chanter du nez: ils aiment beaucoup une chanson sur les ravages que les Albanais ont commis. Leurs chansons sont ordinairement très longues: ces rapsodies absurdes tiennent lieu de ces ingénieux et agréables *skolia* que les anciens chantoient à table. Quelquefois aussi ils font venir des joueurs de lyre et des chanteurs comme chez les anciens Grecs. — Tous à la fois boivent à la santé de chacun des convives, et quand ils veulent honorer quelqu'un, ils boivent trois ou quatre verres en son honneur. Les Grecs ne font jamais des festins sans se griser et sans faire beaucoup de tapage.

Dans plusieurs maisons, à Athènes et à Chourouchisme, chez le prince Constantin Morousi et au Fanal, les domestiques chassent les mouches et donnent de l'air avec un éventail: c'est encore un usage ancien. *Terent, Eunuchi*, acte III, scène V.

Les bals des Grecs sont aussi monotones que leurs chants. C'est toujours la même danse, la *romitka*, qui a été si élégamment décrite dans l'ouvrage de M. Guys. Les Albanais ont une danse qui ressemble à la danse pyrrhique ou guerrière des anciens; l'habit des Albanais me paroît le même que celui des anciens peuples de l'Épire. — Les danses sont toujours au son de la lyre. Mais quelle lyre! C'est ici qu'on peut appliquer l'ancien proverbe: *Onos pros lyran*, un âne à côté d'une lyre. Les musiciens chantent des airs qu'ils composent quelquefois sur-le-champ; car il y a beaucoup d'improvisateurs dans la Grèce. Ils donnent des sérénades à leurs maîtresses le premier jour de l'année.

Les anciens Grecs connoissoient un spectacle qu'on a tant de fois cité comme une invention des barbares; je veux parler du *Combat des taureaux*: il s'en donnoit à Larisse, à Ephèse, à Athènes et aux fêtes d'Eleusis.

A Patmos, on voit les étudiants et les notaires se promener avec une écritoire suspendue à la ceinture. Nicetas Choniata (*in historiâ*, p. 382) rapporte que les Français, après la prise de Constantinople, pour tourner en ridicule les Grecs, portèrent à la main une écritoire....

Anne Commène (*Alexiad.*, l. ix : p. 254) rapporté que, pendant que son père, Alexis Commène, dormoit à côté de sa femme l'impératrice, il y avoit une jeune femme-de-chambre qui veilloit toute la nuit, et qui étoit occupée à chasser les mouches avec un éventail. Cet usage s'est conservé à Zéa. On lit un trait encore plus singulier dans Zonaras, tom. II, p. 233 : « Lorsque l'impératrice Zoé étoit couchée à côté de l'empereur (Romain Argire III), elle faisoit appeler Michael, alors chambellan de l'empereur et son amant, ensuite empereur sous le nom de Michael IV, pour lui froter et masser les pieds. » C'est une coutume qui règne encore parmi les dames de Constantinople...

On a conservé dans le royaume de Naples plusieurs usages grecs. Par exemple, à Nola, dans le temps des vendanges, les gens de la lie du peuple ont le privilège de dire aux plus grands seigneurs, et aux dames même qu'ils rencontrent, toutes les injures qui leur passent par la tête. Ceux qui usent le plus de cette liberté sont les vendangeurs. Cette coutume a fourni à Louis Transillo le sujet de son fameux poëme intitulé : *Il Vendemiatore*, dont la première édition a paru à Naples, en 1534, in-4°.

Le soir de la Saint-Jean, je vis à Zéa toutes les demoiselles grecques et toutes leurs servantes rassemblées chez M. Joseph Panguls, consul d'Angleterre ; elles étoient ceintes de *klédonia* : ce sont des pommes qu'elles ont mises tremper dans l'eau la veille. Elles gravent dessus leur nom, les ornent de fleurs et de rubans, et, après les avoir retirées le soir de la Saint-Jean, les gardent avec soin. Si elles se fanent bientôt, c'est mauvais signe ; si, au contraire, elles se conservent long-temps, c'est un bon augure, une preuve qu'elles vivront long-temps, et qu'elles se marieront dans l'année.

Ils évitent avec soin de tourner les pieds du lit contre la porte, parce qu'ils y verroient un augure de leur mort prochaine, attendu que c'est de cette manière qu'on place les morts sur leur bière. « *In portam rigidos calces extendit.* » Juven.

Le dimanche, 10 juillet 1785, je vis à Thermia l'enterrement d'une femme ; elle étoit parée de ses plus beaux habits, le visage découvert : portée sur le *kataletto* ou lit funéraire. Les autres femmes suivoient le corps. On distinguoit sa fille qui les précédoit, par ses cheveux épars qu'elle tiroit et tordeoit de temps en temps, en élevant des cris lugubres dont le refrain étoit : *Mana mou ! mana mou ! kako opou patia !* (1) Les autres parens avoient aussi les cheveux épars. Les prêtres, un cierge à la main, attendoient le cortège à l'église. Ils récitèrent d'abord des prières ; ensuite ils dirent : « Parens, amis, venez donner le dernier baiser à notre sœur. » Sa fille

(1) « Ma mère ! ma mère ! que j'ai de douleur ! »

s'approcha la première, en se déchirant les cheveux et en criant : *Mana mou!* Cet usage est très dangereux, quand la personne est morte de peste ou de maladie contagieuse. Après l'*Paspamos* ou la cérémonie du baiser, presque tout le monde sortit ; il ne resta qu'une seule femme pour déshabiller la morte ; elle ne lui laissa qu'une longue chemise. Un *papas* récita encore quelques prières, et donna le premier coup de hache. Deux hommes ensuite levèrent la terre, et jetèrent le corps dans la fosse.

À Zéa, à Thermie, à Stampalie et dans beaucoup d'autres îles, on enterre dans les églises.

À Egine, j'ai vu le mari et la sœur d'une jeune femme venir pleurer sur sa tombe le lendemain de ses funérailles, et la couvrir de pierres : elle étoit enterrée près d'une chapelle au milieu des champs.

Dans les enterremens des riches, on paie beaucoup de pleureuses ou de *praficæ*, comme j'ai vu à Naxie, le 20 janvier 1786.

~~~~~

M O D E S.

Rien de mieux, en attendant les pailles blanches de Longchamp, qu'une capote de cachemire ; mais, cette capote, il la faut avec une palme : ni les rayures à bouquets, ni les semés n'annoncent assez d'opulence. Pour le commun, les capotes sont de levantine blanche, lilas, pistache, jaune pâle, à liserés ponceau, gros vert, amaranthe, lilas : ces liserés sont assez ordinairement disposés en oves sur la passe, près du fond ; à leur place, quand la capote est unie, se trouve une guirlande de coques très pressées. Ces capotes ont la passe moins étroite que les capotes ordinaires. On voit aussi dans une proportion plus qu'ordinaire, des capotes amaranthe et gros jaune, à larges raies ou jaune turc et jonquille, jaune turc et chamois. Sur le devant des premières est un bouquet de roses de Provins. Les autres n'ont le plus souvent, qu'un nœud à grosses boucles, sur le bord. Quelques modistes font des paysannes en crêpe blanc, qu'elle surmontent d'une barbe posée en travers : sur le devant est une touffe de violettes, de tubéreuses ou de lilas blanc. Pour les coëffures en cheveux, la fleur en crédit est aussi du lilas blanc. On porte encore des esprits. Chaque réunion brillante offre trois ou quatre oiseaux de paradis ; mais ce sont sur tout les bandeaux de diamans, les pierreries et les perles qui abondent. Les coëffeurs en gémissent ; tant de richesses écrasent leurs productions.

~~~~~

À la feuille de ce jour est jointe la Gravure 882.

~~~~~

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, n.º 183, près le boulevard, à côté du café.